

La trace et la première identification

Je me suis intéressé à la première identification et à ses liens avec la fin de l'analyse et la passe. En effet une fois franchi le plan de l'identification, c'est-à-dire l'identification au trait unaire, soutien de l'idéal du moi et l'identification à l'objet, le socle, le roc de la structure que représente la première identification est, elle, indépassable, puisqu'elle est le lieu d'origine par où la structure s'attrape, prend corps.

Dans l'*Insu*¹, Lacan pose l'identification au symptôme (l'insu) comme fin de l'analyse ; plutôt je me suis donc interrogé sur les affinités qui pouvaient exister entre première identification et symptôme, les deux impliquant à la fois le corps et le signifiant : la première identification avec la question de l'incorporation et le symptôme avec cette part de jouissance qui ne passe pas au signifiant, ininterprétable.

Ce rapprochement entre identification et symptôme m'a été soufflé par cette citation de Lacan dans *Le moment de conclure* :

« L'analyse ne consiste pas à ce qu'on soit libéré de ses *sinthomes*, puisque c'est comme ça que je l'écris, symptôme. L'analyse consiste à ce qu'on sache pourquoi on en est empêtré.

Ça se produit du fait qu'il y a le Symbolique.

Le Symbolique, c'est le langage ; on apprend à parler et ça laisse des traces.

Ça laisse des traces et, de ce fait, ça laisse des conséquences qui ne sont rien d'autre que le *sinthome* et l'analyse consiste – y a quand même un progrès dans l'analyse – l'analyse consiste à se rendre compte de pourquoi on a ces *sinthomes*, de sorte que l'analyse est liée au savoir². »

Quel savoir donc peut-il être extrait de ces traces (il s'agit d'autre chose que le signifiant) dans ce temps de l'incorporation qui précède l'identification du sujet comme celui qui parle dans ce qui se dit : un sujet non identifié donc. Ne s'agit-il pas là du savoir en jeu dans la passe, un ailleurs que la cure ?

¹ J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séance du 16 novembre 1976, séminaire inédit.

² J. Lacan, *Le moment de conclure*, séance du 10 janvier 1978, séminaire inédit.

Pour avancer dans ces questions je me suis essentiellement appuyé sur deux passages du séminaire : la séance du 3 mars 1965³ et un court extrait de la séance du 12 février 1964⁴, donc des séminaires qui précèdent la mise en place du dispositif de passe et qui, me semble-t-il, tracent les linéaments de développements futurs.

Commençons par la séance du 3 mars dans laquelle Lacan reprend la question des identifications freudiennes. Dans cette séance, il va à la fois distinguer et lier première identification et trait unaire en s'appuyant sur les travaux de Frege sur la théorie des nombres qui pose que le nombre *zéro* est nécessaire pour faire surgir le *un* et sa répétition infinie. Nombre 0 qui est le concept du manque et va permettre à Lacan de poser un sujet de la privation, soit un sujet qui s'origine du manque radical d'un signifiant, sujet de la privation qui permet donc de lier première identification et trait unaire, alors que jusqu'à alors et sauf erreur de ma part, Lacan pensait la première identification à partir de l'identification au trait unaire en restant plutôt effacé concernant la première, comme dans ce passage de « Subversion du sujet et dialectique du désir » :

« Le dit premier décrète, légifère, aphorise, est oracle. Il confère à l'autre réel son obscure autorité. Prenez seulement un signifiant pour insigne de cette toute-puissance [...] et vous avez le trait unaire qui, de combler la marque invisible que le sujet tient du signifiant, aliène ce sujet dans l'identification première qui forme l'idéal du moi⁵. »

Lacan fait l'analogie entre le concept de manque avec, je le cite, « ce que j'ai tenté de vous formuler de la position du sujet, comme apparaissant et disparaissant en une pulsation toujours répétée, comme effet, effet du signifiant, effet toujours évanouissant et renaissant⁶ », soit une alternance du 0 et 1, alternance du S1 qui vient représenter le sujet pour un S2.

Mais Lacan fait ici un pas de plus en situant le sujet de la privation soit le 0 au niveau de la première identification en en faisant un pur événement de discours, il donne l'exemple de « il pleut », manifestation de ce sujet de la privation, pur effet de langage qui déploie la structure avant même que le sujet s'y localise et s'identifie. « Il pleut » : un savoir sans sujet donc.

³ J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, séminaire inédit.

⁴ J. Lacan, Le séminaire, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 74.

⁵ J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 808.

⁶ J. Lacan, *Problèmes cruciaux...*, *op. cit.*

Lacan reprend alors la question de l'incorporation freudienne pour en déduire que le lieu du déploiement de la structure est le corps. Je le cite :

« Il s'agit d'incorporation, et rien n'indique que quoi que ce soit ici soit même à mettre à l'actif d'une subjectivité. L'incorporation, si c'est cette référence que Freud met en avant, c'est justement en ceci que nul n'est là pour savoir qu'elle se produit, que l'opacité de cette incorporation est essentielle, et aussi bien tout ce mythe qui se sert, qui s'aide de l'articulation repérable ethnologiquement du repas cannibalique, est là, tout à fait au point inaugural du surgissement de la structure inconsciente⁷. »

Le corps est donc le support de la première identification. Mais alors qu'est-ce qu'un corps ?

Lacan distingue le corps de l'organisme vivant, du biologique. Le corps, c'est le langage qui nous le décerne lors de l'incorporation signifiante.

Et il précise que « la nature foncière du corps a quelque chose à faire avec ce qu'il [Freud] introduit, ce qu'il restaure, comme « libido. Et qu'est-ce que c'est que la libido ? Puisque aussi bien, ceci a rapport à l'existence de la reproduction sexuelle mais n'y est point identique puisque la première forme en est cette pulsion orale par où s'opère l'incorporation ».

Ce qui est assimilé dans l'incorporation,

« [...] c'est l'être de l'Autre, l'essence d'une puissance primordiale qui, ici [dans l'incorporation], à être consommée, est assimilée. [...] Le corps avant d'être ce qui meurt et ce qui passe par les filets de la reproduction sexuée, est quelque chose qui subsiste dans une dévoration fondamentale qui va de l'être à l'être. »

Il y a « transmission d'une libido en elle-même immortelle⁸ ».

Reste donc à savoir ce qu'est l'être pour savoir ce qu'est un corps ! Plus tôt dans la séance Lacan nous dit qu'en chinois le verbe « être » se dit « shi » qui signifie corps ou le démonstratif ce. Autrement dit, l'être c'est le corps en tant que c'est le langage qui nous le décerne, l'être est donc aussi un effet du langage. Il n'y a d'être que de jouissance, c'est-à-dire l'objet a. Dans *L'angoisse*, Lacan parle de l'incorporation de la voix. Et de cette incorporation de la voix, il fait le « premier modèle » de l'identification primordiale au père. Il s'agit dans cette opération de la constitution d'un vide, celui de l'Autre, que la voix qui se perd, modèle :

⁷ J. Lacan, *ibid.*

⁸ J. Lacan, *Ibid.*

« La voix répond à ce qui se dit, mais elle ne peut pas en répondre. Autrement dit, pour qu'elle réponde, nous devons incorporer la voix comme l'altérité de ce qui se dit.

C'est bien pour cela et non pour autre chose que, détachée de nous, notre voix nous apparaît avec un son étranger. Il est de la structure de l'Autre de constituer un certain vide, le vide de son manque de garantie... Or c'est dans ce vide que résonne la voix en tant que distincte des sonorités, non pas modulée mais articulée⁹. »

Incorporer la voix c'est d'une certaine façon la perdre et faire l'épreuve de ce que l'Autre désire au-delà de ce qu'il dit et qui reste énigmatique.

Mais Lacan dans la séance du 3 mars lie la question de l'incorporation à la constitution de la voix comme objet perdu qui institue un lieu vide dans le champ de l'Autre. En introduisant la question du sujet de la privation, du 1 qui vient nommer le 0, il pose la question de l'existence et de l'inexistence. Nous n'avons pas l'être et le néant mais l'objet a et l'inexistence (d'un signifiant) qui est inhérente à la logique du signifiant et du nombre. Le 1 de la numération que Lacan distingue du 1 de l'individu, ce 1 qui se répète est la répétition d'un vide. Lacan reprend la métaphore des pots de moutarde vides, en comparant le pot au corps et dit que c'est en remplissant 1, soit en créant un vide de moins qu'on peut commencer à compter les autres vides.

« Assurément au niveau du corps, impossible de distinguer aucun corps de tous les corps, et ce n'est pas parce que vous êtes ici deux cent soixante têtes que cette unité est moins réelle puisque aussi bien pour le BOUDDHA (bout d'a) il était quelque chose comme trois cent trente-trois millions trois cent trente-trois mille trois cent trente-trois et c'était toujours le même BOUDDHA¹⁰. »

Donc toujours le même vide, celui de l'objet a mais aussi celui d'un S1 qui peut être multiple (« le un incarné dans la langue reste indécis entre le phonème, le mot la phrase voire toute la pensée¹¹ ») mais qui laisse toujours la même trace. Il y a donc affinité entre le a et le un, entre la jouissance et le signifiant 1, ce qui permet d'éclairer ce que dit Lacan au sujet d'une transmission de la libido en elle-même immortelle, soit la marque du désir du père ou des parents ainsi que celui de ceux qui les ont précédés, désir qui laisse une trace sur le corps où s'enracine l'inconscient.

⁹ J. Lacan, Le séminaire, Livre XI, *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 318.

¹⁰ J. Lacan, *Ibid.*

¹¹ J. Lacan, Le séminaire, Livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 131.

De la rencontre des mots avec le corps quelque chose s'inscrit dans ce temps de l'événement de langage qui est aussi bien événement de corps.

Cette trace de la première identification qui s'inscrit dans le temps de l'identification, de l'institution du sujet, quelle est-elle ?

Dans le séminaire XI, lors de la séance du 12 février 1964, Lacan reprend la question du *fort-da* et du jeu de la bobine comme premier temps de la constitution du sujet dans lequel l'enfant joue sa propre disparation ; jeu dans lequel la bobine est définie comme objet a et le *fort-da* comme incantation : soit un rapport magique à la langue accompagné du rituel du jeu de la bobine (langue récitée, psalmodiée ou chantée, accompagnée de gestes rituels) censé enchanter un Autre tout puissant. Je vous rappelle la citation de Lacan citée au début de ce texte :

« Le dit premier décrète, légifère, aphorise, est oracle. Il confère à l'autre réel son obscure autorité. Prenez seulement un signifiant pour insigne de cette toute-puissance [...] et vous avez le trait unaire qui, de combler la marque invisible que le sujet tient du signifiant, aliène ce sujet dans l'identification première qui forme l'idéal du moi¹². »

Lacan fait suivre ce rappel du *fort-da* par un autre passage, autobiographique, que je cite :

« J'ai vu, moi aussi « vu de mes yeux dessillés par la divination maternelle » comment l'enfant, traumatisé par mon départ malgré un appel précocement ébauché de la voix et désormais plus renouvelé pour des mois entiers, j'ai vu bien longtemps après encore quand je prenais ce même enfant dans mes bras, je l'ai vu laisser aller sa tête sur mon épaule pour tomber dans le sommeil seul capable de lui rendre l'accès au signifiant vivant que j'étais depuis la date du trauma¹³. »

Lacan parle ici de trauma, alors que pour le départ de la mère il parle d'épreuve. Autrement dit ce n'est pas le départ de la mère ou du père qui est traumatisant mais le fait qu'ils ne répondent pas à l'appel qui est rappel du père de la première identification. Par cette non-réponse l'enfant sort de l'incantation et se heurte à l'énigmatique désir de l'Autre. Un « se faire entendre » qui est appel au nom du père, reste sans réponse. La voix de l'enfant se perd dans le silence de l'Autre. La rencontre manquée avec le père crée le « signifiant vivant » comme nostalgie d'une possible rencontre

¹² J. Lacan, « Subversion... », *op. cit.*

¹³ J. Lacan, *Les quatre concepts...*, *op. cit.*

entre le signifiant et la jouissance (la pulsion, regard et voix) d'avant l'avènement du sujet.

Plus tôt dans cette séance, Lacan développe le rêve de l'enfant mort « Père ne vois-tu pas que je brûle ? ». Lacan nous dit alors que ce qui réveille le père, ce n'est pas le cierge qui brûle et qui ne fait qu'aveugler le père, c'est la rencontre ratée entre lui et l'enfant. La réalité aveugle le père et seul le rêve peut lui donner accès à cette rencontre.

Ce que Lacan appelle le signifiant vivant serait donc la nostalgie d'une perte structurelle de jouissance, perte sur laquelle le tissu psychique jette un voile dans le temps natif de la structure inconsciente.

Le trauma qui est donc le non-réalisé d'une rencontre toujours manquée organise la répétition mais il est aussi la racine du symptôme : je vous rappelle cette définition de Freud dans *Inhibition, symptôme, angoisse* : « Le symptôme serait indice et substitut d'une satisfaction pulsionnelle qui n'a pas eu lieu, un succès du processus de refoulement¹⁴. » Indice et substitut renvoient au jeu de permutations du signifiant, autrement dit, le symptôme vient lier au symbolique et à l'imaginaire le réel du trauma qui sinon ne se reliait à rien. Le trauma à la racine du symptôme est contingent mais nécessaire et nécessité par la structure, avatar de la première identification dans le temps de la prise du sujet dans le signifiant ; il ne s'agit bien évidemment pas de retrouver ce ratage originel qui est un fait logique, d'autres traumas viendront, en particulier la rencontre avec la jouissance phallique (Hans). Une fois dans la cure rencontré le désir de l'Autre, renoncé à mettre de l'Un dans l'Autre, ne s'agit-il pas dans la passe de trouver à travers ce que nous avons de plus vivant, c'est-à-dire le symptôme (« Si la névrose est une question, nous comprenons les symptômes comme les éléments vivants de cette question articulée¹⁵ »), ce qui ferait signe du sujet, et de l'élever au rang de lettre selon la définition de Lacan lorsqu'il évoque le pouvoir de « soufflage » de l'écriture : « Tous les animaux sont mortels, vous soufflez les animaux et vous soufflez mortels et vous mettez à la place le comble de l'écrit, c'est-à-dire une lettre toute simple¹⁶. » Trouver et nommer le 1 qui désignerait l'ensemble vide.

¹⁴ S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Vendôme, Quadrige/PUF, 1999, p. 7.

¹⁵ J. Lacan, Le séminaire, Livre IV, *La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 392.

¹⁶ J. Lacan, Le séminaire, Livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, pp. 81-82.

La passe s'avance donc dans un lieu inaccessible à la cure sans doute parce que le passant doit se faire objet de lecture (selon la jolie formule d'un groupe de l'EpSF qui a travaillé sur la passe) d'un texte vivant livré à la contingence d'une rencontre qui reconnaîtra ou pas la trace d'un ratage, avatar de la première identification.